

Les brigands du Jorat

Autor(en): **Martignier / Crousaz, de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **34 (1896)**

Heft 2

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-195356>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Une revue à Moudon il y a trente ans.

Le tableau d'une revue à Moudon, il y a quel- que trente ans, tel que le dépeint le vénéré com- mandant B., intéressera sans doute nos lecteurs. Il faudrait, — ce qui n'est pas possible, — pour être complet, rendre l'humour et le ton avec les- quels l'excellent commandant raconte cet épisode important de la vie militaire de l'époque.

Les troupes qui prenaient part à la revue com- prenaient les hommes d'une partie du district de Moudon et ceux du district d'Oron. Elles se réu- nissaient à cinq heures du matin, au picoton, sur la place du collège, puis se rendaient, tambour battant, musique en tête, sur la place d'armes.

Passons sous silence les préliminaires, l'ap- pel, etc. A neuf heures précises, le bataillon est dé- ployé sur deux lignes, l'élite et la réserve. M. le Préfet passe rapidement l'inspection d'un air sa- tisfait. L'opération terminée, il se retire à l'écart pour ruminer son discours, entouré de son état- major, formé du médecin, du quartier-maître et... de son huissier.

Le commandant d'arrondissement tire sa mon- tre et constate que l'heure avance. Le comman- dant B., de St Lègier, veut alors faire former le bataillon carré face en dedans, — ce qui n'est pas une petite affaire, — mais sa jument se rebiffe et le fait cavalcader du bas de la place en ville, au risque de le jeter à terre, tant et si bien qu'il est obligé de descendre et d'aller se reconforter. Il fait dire à son adjudant (tout frais moulu, et qui ne portait pas comme les adjudants et officiers d'aujourd'hui des bottes et des éperons, mais simplement des guêtres) de prendre le comman-

dement du bataillon. Ce pauvre aide-major, tout ému d'un tel honneur, tire son coupe-choux, — qui n'était certes pas un sabre trainant, mais un sim- ple coupe-choux, — et commande :

« Bataillon ! garde à vous !... A distance de pe- » loton, serrez la colonne !... Pour former le » carré, face en dedans, 1^{re} division, demi-tour » droite !... 2^{me}, 3^{me}, 4^{me} et 5^{me} divisions peloton s » impairs à droite et par file à gauche ; peloton s » pairs, à gauche et par file à droite, maaaârche !... » 6^{me} division, serrez ! »

Pendant ce temps, la musique, les tambours et le petit état-major se faufilent au milieu du carré. On ne connaît plus ça aujourd'hui.

Puis le commandant d'arrondissement s'a- vance, tire son sabre : « Bataillon ! Portez ar- » mes !... Messieurs les officiers qui ont fait mu- » tation dans l'année, avancez ! »

Messieurs les officiers s'avancent et se placent sur un rang.

Le commandant ordonne au tambour-major de faire battre un ban : « Tambours, garde à vous ! » Un ban de revue ! »

Plan, plan, plan, plan, — plan, plan, plan, plan, — rrrrrrr, plan, plan, plan, plan !

Voilà-t-il pas qu'un tambour fait un plan de trop ! « B... d'imbécile ! clame le tambour-major, » on voit bien que tu n'as pas été à l'école du » tambour-major C., sous la haute direction du » capitaine M. ! »

Le ban battu, le commandant d'arrondissement déroule sa liste et annonce les mutations ; puis s'adressant à la troupe, en lui présentant les of- ficiers : « Vous les respecterez, vous leur-z-obéi- » rez, conformément aux lois et règlements mili-

petit village, mais on refusa de nous y héberger. Alors nous louâmes un gars qui nous montra le chemin à travers la forêt, et nous atteignîmes, au milieu de la nuit, un endroit nommé *Messières* (Mézières). Il y avait là une méchante auberge ; loin à la ronde, les maisons étaient rares. Nous fûmes reçus par une hôtesse ; le logis n'avait qu'une pièce avec fenêtres, au rez-de-chaussée. Autour d'une longue table étaient assis des mendians et des paysans savoyards. Devant eux, des châtaignes rôties, du pain noir et de la piquette.

» Fuir ces lieux, nous l'eussions désiré, mais nous étions si trempés, il faisait si noir que le seul parti à prendre était de rester, quoique l'hôtesse déclarât qu'elle n'avait ni lit, ni écuries. Tant bien que mal, nous remisâmes nos chevaux dans une étable étroite et basse ; ils demeurèrent toute la nuit scellés et bridés. Quant à nous, il fallut nous asseoir à côté de ces per- sonnages, à mine suspecte, et nous contenter du même ordinaire. Nous eûmes bientôt vu à quelles gens nous avions à faire, car ils examinaient nos armes et nous rudoyaient malgré notre soin à ne pas leur en fournir l'occasion. Ils buvaient à force et ce fut en chancelant qu'ils allèrent se coucher. Ils ne tardèrent pas à s'en- dormir, de sorte que nous l'échappâmes belle, car ils avaient médité de nous faire un mauvais parti, comme nous l'apprit, le lendemain, notre guide, qui passa la nuit avec eux sur la paille.

» Grande était notre inquiétude. Après avoir fermé les volets, nous poussâmes, devant la porte, un mau- vais lit, puis, ayant posé nos rapières nues sur la table, nous restâmes à veiller ainsi jusqu'au jour. Jeune et

» taires, d'après les grades à eux conférés par le » Conseil d'Etat. »

Les officiers saluent et la musique joue un *ri- godon*. — Dans ce temps là, il y avait une excel- lente musique, avec Daniel B., de la Fleur-de- Lys, pour chef :

« Musique, attention ! le n° 100 ! jouez le n° 100 ! » toi, Jean, va doucement, ne souffle pas trop » fort ; et toi, David, pas trop fort non plus avec » ta grosse caisse. »

Quand la musique a fini de jouer, il s'agit de rompre le carré :

« Bataillon ! pour rompre le carré !... 1^{re} divi- » sion, demi-tour droite ! 2^{me}, 3^{me}, 4^{me}, 5^{me} divi- » sions, peloton s impairs à gauche et par file à » droite ; — peloton s pairs à droite et par file à » gauche !... — 6^{me} division, demi-tour droite, » quinze pas en avant, maaaârche !!! »

Tout le monde bouge, mais cette 6^{me}, composée de voltigeurs qui avaient soif, va trop vite et trop loin. Alors J. P., de Bussy, leur crie : « O ! Ah !... » Chassez, io diable al-va !... »

La troupe se reforme tant bien que mal. Les cantines fument, les filles arrivent tout enruban- nées.

C'est à ce moment que s'effectue une opéra- tion délicate :

« En faisceaux, armes !... Sac à terre !... Pre- » nez les pantalons blancs ! »

La troupe qui, jusqu'à ce moment, a manœuvré en pantalon bleu, se retire discrètement dans les buissons et change de pantalon.

Les demoiselles font naturellement demi-tour pour quelques instants.

Enfin les pantalons bleus sont réduits.

peu accoutumé aux aventures de voyage, j'éprouvais de la crainte et de la mauvaise humeur. Au bout de je ne sais combien d'heures, voyant ces gens en train de cuver leur vin (nous les entendions ronfler), Robert et Thomas décidèrent qu'il nous fallait sortir à tout ha- sard, prendre sans bruit nos montures et déguerpir. Nous avions payé notre souper. Nous écartons donc doucement le lit, et nous voilà dehors.

» Tous dormaient. Nous courons à l'étable et enfour- chons nos chevaux. A ce moment, arrive notre guide ; il informe Robert (le seul de nous trois qui comprit le français) que les coquins ont comploté d'aller de bonne heure nous attendre au milieu de la forêt ; il était en- core de très grand matin.

» Nous promîmes un bon pourboire au gars s'il nous faisait rejoindre la route de Lausanne par des sentiers de traverse ; car nous pouvions craindre que ces dé- tresseurs ne s'embusquassent sur le chemin ordi- naire.

» Enfin, après bien des tours et des détours, au mo- ment où commençait le crépuscule, nous débouchâ- mes sur la grande route de Lausanne. Nous rendîmes grâce à Dieu. Vers midi, nous entrâmes en ville, mouil- lés jusqu'aux os et exténués de fatigue. Nos chevaux, qui n'avaient rien mangé depuis 24 heures, n'étaient pas en meilleurs état.

» Quand nous racontâmes les dangers que nous avions courus, on nous répondit qu'aucun de nous n'eût-il échappé, il n'y aurait rien eu là d'étonnant, car une bande, dont le chef s'appelait le Grand-Pierre, com- mettait alors dans le Jorat des assassinats multipliés.

LES BRIGANDS DU JORAT

Sous les évêques, le passage du Jorat offrait peu de sûreté pour les voyageurs. Favorisés par de vastes fo- rêts, au sein desquelles ils trouvaient un asile assuré, les malfaiteurs échappaient aisément aux recherches de la justice. C'était pourtant l'un des passages les plus importants du pays. Il était traversé par la route qui reliait Genève et la France méridionale à Berne, à travers la riche vallée de la Broye. La conquête ber- noise ne suffit pas pour rendre ce passage très sûr, car nous voyons, dans les *Registres du Conseil* de Lausanne, que le 6 novembre 1536, le sieur Rancy, ambassadeur du roi de France, arrivé à Lausanne, pria qu'on lui donnât une escorte de 24 hommes pour traverser le Jorat. Le conseil lui accorda l'escorte, avec deux con- seillers pour la conduire et deux héraults.

Vers 1550, malgré le gouvernement vigoureux de Berne, le Jorat n'était pas encore sûr. A cette date, le célèbre Félix Plater avait quitté Bâle, accompagné de deux amis, pour aller étudier la médecine à Montpel- lier. Ils cheminaient à cheval et à petites journées, selon l'usage du temps. Au mois d'octobre, ces voyageurs étant arrivés au Jorat, par un temps de pluie bientôt suivi d'un brouillard épais, s'égarèrent dans la forêt.

« Nous ne souhaitions qu'une grange, nous dit Félix Plater, qu'un abri quelconque pour nous garantir de la pluie. Après avoir bien erré, nous parvînmes enfin à un

A ce moment, madame Isabelle B. fait signe au commandant que c'est prêt, c'est-à-dire que la salée fume et que le cochon de lait est à point. Alors le commandant d'arrondissement dit à B., sergent de *piquettes* :

« Réunissez vos courriers à pied et allez chercher les cartouches. »

Puis il commanda à la troupe : « Une heure de repos ! »

Nous remercions le correspondant qui a eu l'amabilité de nous envoyer les lignes qui précèdent. Il nous ferait un nouveau plaisir en nous donnant la description de la fin de la journée, c'est-à-dire du second acte d'une revue de l'époque.

Réd.

FAVEY ET GROGNUZ A YVERDON

XXIV

En quittant la cantine, les deux convives, la mine enluminée et l'humeur joyeuse, se donnèrent le bras, allant au hasard de droite et de gauche autour des baraques, des carrousel et des jeux de tous genres installés sur la place de fête.

Tout à coup, Grognuz, sous l'influence des vins généreux du banquet, auxquels il avait fait largement honneur, ainsi que son beau-frère, se mit à chanter en festonnant.

J'ai un pied qui remue
Et l'autre qui ne va guère,
J'ai un pied qui remue
Et l'autre qui ne va plus.

Leur curieuse attitude attirait bientôt l'attention de nombreux gamins. Ceux-ci les suivaient à distance en ricanant ; puis, se rapprochant tout à coup, ils répétaient à gorge déployée :

J'ai un pied qui remue
Etc.

Favey, qui avait déjà essuyé leurs railleries en revenant du stand, se retourna furieux : « Si je vous attrape, leur dit-il, je vous casse une côte ! »

Et tous de battre en retraite, pour revenir bientôt en tapinois et reprendre de plus belle :

J'ai un pied qui remue
Etc.

— Laisse-les, dit Grognuz, ne te mêle pas avec

Peu de temps après, celui-ci fut roué à Berne, et, entr'autres aveux, il déclara, que tout récemment, à Messières, il avait formé le projet d'occire des étudiants »

A la fin du XVII^e siècle, notre historien Abraham Ruchat faillit aussi être victime des brigands du Jorat. Né à Grandcour, il avait eu pour nourrice une femme du voisinage de Carouge. Au mois de juillet 1696, Ruchat, qui était étudiant à Lausanne, venait de terminer ses examens et d'être promu à l'auditoire de philosophie. Pressé de jouir des vacances, il s'acheminait, un après-midi, pour aller coucher chez ses parents Demière, à Moudon. Arrivé au Jorat, il est assailli par un violent orage. Trempé jusqu'aux os, il n'avait d'autre ressource que de s'acheminer, à la hâte, vers la maison hospitalière de sa nourrice, avec laquelle il avait toujours soutenu de bonnes relations. Là, malgré l'empressement qu'elle met à le réchauffer près d'un bon feu, il aperçut, dans la tenue de celle-ci, un embarras mal dissimulé. Cet embarras augmente lorsque Ruchat, qui voyait la nuit s'approcher, demande à son hôtesse un gîte pour la nuit. Après quelques hésitations faciles à comprendre, elle lui dit qu'elle est la femme la plus malheureuse du monde ; que son mari, autrefois travailleur, s'est complètement dérotté, que maintenant il est associé à une bande de brigands qui vont attendre sur les routes ; que dans cette nuit même, il doit rentrer à la maison suivi peut-être de quelques-uns de ses compagnons et qu'il pourrait y avoir là quelque danger pour Ruchat. Elle conduit celui-ci dans une petite chambre voisine de la cuisine en lui recommandant expressément de faire semblant de dormir, quoi qu'il

cette cassibaille ; y en a trop ; c'en est tout sale par là... Viens, entrons là, on dit que c'est bien turieux à voir.

Sur le grand écriteau de la baraque devant laquelle ils s'étaient arrêtés, on lisait :

Musée anatomique.

— A-t-on pas déjà ça vu par Paris ?

— Non, c'est nouveau. Le mossieu qui a diné à côté de moi m'a dit qu'il y avait là des gaillards en cire qui sont presque vivants, qu'on dirait qu'ils vont vous causer. Epi des autres qui sont fendus depuis le cou jusqu'au bas qu'on peut voir comme nous sommes faits en dedans, aussi bien que si on y était : le tieur, les poulmons, le tuyau du souffle, tout.

— Tais-toi !... Eh bien allons-y.

— Endrez, endrez, mesdames et messieurs, fenez voir le pli grand musée anatomique du monde, crieait l'homme de la baraque.

— Combien ça coûte ? demande Favey.

— Cinquante centimes par bersonne.

— Vous n'êtes pas Vaudois, vous, j'entends ça à l'accent.

— Non, mossié, Wurtemberg.

— Ah ! ah !... du côté des Allemagnes... Tenez, voilà deux francs, rendez-moi... Laissez seulement, beau-frère, je paie pour le deusse.

Pendant ce petit entretien, un moutard de huit à dix ans, lesté comme un jeune chamois, s'était glissé derrière Grognuz. Il tire vivement le pan de son habit, et d'une voix perçante :

J'ai un pied qui remue...

A peine les deux amis avaient-ils eu le temps de se retourner que déjà le petit farceur était à cinquante pas.

Brusquement interloqué, Grognuz dit à l'homme du musée : « Pourriez-vous avaler ça, vous ? Voilà plus de demi-heure que cette vermine d'enfants est après nous !... Est-ce permis de se moquer ainsi des grandes personnes ?... »

— Oh ! che gonnais ça, mossié. Cette matin, ils m'ont bercé mon toile, là-bas, du côté de la chemin.

— Savez-vous pas les assommer ! dit Favey, en serrant fiévreusement sa canne.

— Foui, mais faut pouvoir les trapper.

— Eh bien moi, s'ils y reviennent, j'en étèrtis quelques-uns... Je réponds pas d'un malheur, tant pis !

arrive, que, du reste, elle veillera sur lui.

Dans la soirée, le mari rentre, suivi de ses compagnons. La nourrice les reçoit auprès du feu et cherche à faire comprendre, par signes, à son mari, qu'elle a reçu un étranger et qu'il faut veiller à ce qu'il ne devienne rien. Mais déjà des paroles compromettantes avaient été prononcées et les brigands alarmés se dirent à voix basse : « Ce serait nous perdre que de le laisser vivre, il faut nous débarrasser de ce témoin. » Après un court conciliabule, ils prennent la résolution de s'assurer si le jeune homme dort réellement. La nourrice les laisse faire, après avoir obtenu d'eux la promesse de ne pas attenter à ses jours. Une lanterne sourde est allumée et les brigands s'acheminent, nu-pieds, vers la chambre où dormait Ruchat. Celui-ci dormait du plus profond sommeil. Un brigand, afin d'éprouver si le sommeil est feint ou réel, approche un grand coutelas du cou de Ruchat, dans l'attitude d'un homme prêt à frapper. Ruchat subit cette terrible épreuve sans sourciller. Sa vie est sauvée et les brigands rassurés.

Le lendemain, Ruchat remercie avec effusion sa bonne nourrice et, à l'instance de celle-ci, il promet de garder le silence. Sans cela, disait la bonne femme, je serais perdue. Ruchat tint religieusement cette promesse. Le mari de la nourrice périt sur la roue à Vidy, en 1702 ; sa femme ne tarda pas à mourir et c'est seulement après leur mort que Ruchat raconta à ses amis de Moudon les dangers qu'il avait courus.

Quelques années après cette aventure, en 1702, le gouvernement bernois mit enfin la main sur les brigands du Jorat. Vingt-trois de ces malheureux furent roués vifs à Vidy, depuis le 2 octobre 1702 au 30 avril 1703.

Arrivés à l'entrée d'un des couloirs du musée, Favey et Grognuz se trouvent en face d'un Turc à forte barbe qui tire un poignard de sa ceinture, avec le geste d'un brigand qui va les frapper.

Ils reculent et demandent à un employé :

— Dites donc, il n'est pas en cire, le gaillard ! qu'est-ce qu'il nous veut ?... C'est qu'il n'a pas l'air tant commode, venez voir avec nous.

— Bassez, bassez toujours, messié, fait pas di mal.

A ce moment, par un mécanisme fort ingénieux, le poignard rentra sous la ceinture.

Nos visiteurs, remis de cette émotion, qui amusa beaucoup les personnes présentes, passèrent plus loin et s'arrêtèrent longtemps devant une figure représentant Napoléon I^{er} à l'agonie.

Près du lit, un médecin et quelques compagnons d'infortune.

Les traits du prisonnier de Sainte-Hélène étaient si fidèlement reproduits, le mouvement respiratoire d'un homme luttant contre la mort, si naturel, que ce triste tableau faisait toujours une vive impression sur le public.

Favey et Grognuz ne parlèrent qu'à demi-voix, absolument comme s'ils avaient été en présence de la réalité et sous la crainte de troubler les derniers moments de Napoléon, dont ils avaient lu et relu l'histoire avec avidité, dans les longues soirées d'hiver.

— On ne peut pas se fidiurer, dit Favey, qu'un empereur puisse mourir comme ça,

— Il est pourtant bien mort, répond Grognuz ; tu sais que nous avons vu son tombeau à Paris.

— Alors... Quel quartier de marbre ils lui ont mis dessus... Te rappelles-tu ?

— Tais-toi, ça fait mal d'y penser... C'est égal, il a fait voir du pays à ceux qui l'ont vintiu... Allons plus loin, j'aime pas voir souffrir le monde.

Une pièce anatomique, représentant l'intérieur du corps humain, attira leurs regards.

— Brrrou ! fit Favey, ça n'est pas beau à voir. On est fait presque comme les bêtes.

— La même chose. Mais je n'aime pas regarder ça non plus. Filons.

— Si tu veux ; allons seulement vite voir ce qu'il y a là-bas au fond où il y a si tellement de monde.

Ce qui attirait la foule en cet endroit était une

Au mois de juillet suivant, leurs corps étaient encore suspendus à la potence de Vidy, d'où ils empestaient les campagnes voisines. Les fermiers supplièrent le gouvernement bernois d'ordonner que ces corps fussent consumés par le feu, ce qui leur fut accordé.

L'association de ces malfaiteurs, composée de 30 à 40 individus, s'était organisée comme suit : Dans une nuit fixée d'avance, elle fut réunie au milieu d'un bois, près de Vucherens. Là, chacun raconta les meurtres auxquels il avait assisté et reçut une part de l'argent provenant des dépouilles. Les brigands jurèrent, par le Diable et par le Chancre, de ne jamais se dénoncer. Ils se divisèrent en trois bandes. La première attendait sur la route de Moudon à Lausanne ; la seconde avait son rendez-vous autour de Ste-Catherine ; elle attendait à Planche-Michoud, à Moille-d'Avena et près de la forge, au Chalet-à-Gobet. La troisième s'en allait attendre vers Romont et Fribourg. Chacun des complices donnait, à son tour, le premier coup, et recevait aussi plus que les autres dans le partage des dépouilles. Ils n'allaient jamais qu'au nombre de sept ou huit au moins. Dans une expédition du côté de Romont, ils étaient dix-neuf. Ils tuaient presque toujours leurs victimes. Nous ne connaissons à cette règle que deux exceptions, l'une est celle d'une jeune fille et l'autre d'un vieillard père de huit enfants, qui se recommanda à leur pitié et prêta le serment de ne rien dire.

Ces larrons tuaient pour le profit le plus minime. Dans le partage des dépouilles, le lot de chacun n'est le plus souvent, que de 4 à 8 baches ; rarement il s'élève à un écu. Jamais, dans aucune rencontre, ils n'avaient employé les armes à feu ; ils tuaient avec de gros ba-

autre figure mécanique représentant une charmante jeune fille qu'un boa constrictor étranglait de ses puissants anneaux. L'enfant se débattait dans d'horribles convulsions.

— Cette rosse de bête, comme elle s'entortille autour de cette pauvre boëbe! fit Grognez avec indignation. Filons, je te dis, j'en ai assez de tes affaires en cire qu'on ne sait pas si c'est vivant ou si c'est fabriqué.

— Eh bien, messieurs, êtes-vous contents? leur demanda le Wurtembergeois qu'ils retrouvèrent à la sortie.

— Oui, c'est intéressant si vous voulez, répond Grognez, mais ça vous donne la peau de poule. On est tout content d'aller boire un demi-là-dessus. En êtes-vous!

— Mossié?...

— Venez-vous prendre un verre avec nous?

— Pougre! je foudrais bien, mais le badron il patine pas!... C'est tomâche.

— Dans ce cas, à une autre fois. A la revoiance.

— Adié.

(A suivre.)

La conferta, lo lão et la trombone.

Qu'est-te onco cein po d'ão terratchu : la conferta? se vont derè lè dzouvenès dzeins que n'ont pas vitiu d'ão teimps d'ãi batz, d'ãi brabants, d'ã l'émèna, d'ã la copa, d'ãi tserri à tcherdju, d'ãi gros pompons et d'ãi pétairus à bassinè. Eh bin, lo lão vé derè.

Dein lo teimps, iò n'aviã per tsi no d'ãi z'or, d'ãi lão et autrès bêtès maufaisentès, s'on ein tiãvè iena à qu'on l'accrotséyè ein viã, on la promenãvè, s'ãi à pi, s'ãi su onna lotta per tot lo veladzo et dein lè z'einverons, et tsacon baillivè on crutz, onna demi-batz à mémameint on batz po r'ecompeinsã cé qu'avãi débarrassi lo distrit de 'na crouie bête. Eh bin, l'est ein qu'on appelãvè : allã demandè la conferta. On la demandãvè mémameint po lè renã, lè bounosés, lè fouinnès et lè petou, cllião rupians dè dzenelhi-res; mà quand bin n'ein onco dè cllião pouetès bêtès, qu'on escofyè quand on lè z'accrotsè, crayo que la mouãa d'allã demandã la conferta à botsi.

tons ou des pieux.

Le gouvernement de Berne s'émüt d'un tel état de choses et prit immédiatement des mesures pour y remédier. Le versant S.-E. de la montagne du Chalet-à-Gobet avait fourni un ample contingent aux malfaiteurs. LL. EE., en 1702, appelèrent à desservir l'église de Savigny un homme éminent. C'était spectable Jean-Pierre Loys, fils de n. Gamaliel Loys, seigneur de Correvon. Né le 22 février 1669, il avait étudié à Lausanne, puis avait servi comme ministre de camp en France et en Flandre. On raconte qu'il exerçait une surveillance attentive sur toutes les maisons mal famées de sa paroisse. Dans la soirée et dans la nuit, il allait frapper à la fenêtre et faisait l'appel des hommes de la maison. Son langage était le patois; on n'aurait pas compris le français. *Hé Djan-Pierro, es-to quie?* demandait le pasteur. Et quand il avait entendu la voix de Jean-Pierre, d'Isaac ou de tel autre, il passait à une autre maison. Au milieu d'une veillée, faisant ainsi l'inspection d'une maison, il ne trouva à la cuisine qu'un jeune garçon, auquel il demande: « Où est ton père? » L'enfant répond qu'il vient de sortir avec deux autres hommes qui sont venus le chercher pour aller attendre. Aussitôt le pasteur, qui n'écoutait que son zèle, après s'être informé de la direction qu'ils avaient prise, s'élança à leur poursuite et parvient à les ramener, après une sérieuse exhortation. Cependant, ce digne pasteur n'aurait pu suffire à sa tâche si le gouvernement n'était venu à son aide. Des écoles furent créées dans la contrée et, par de sages mesures, la civilisation y pénétra peu à peu.

(MARTIGNIER et DE GROUSAZ.)

On gaillã dè pè Mourtsi qu'avã vu d'ãi tracès dè lão su la nãi et que s'etãi apèçu que cé lão vegnã roudã tot avau, s'ein va, on dzo, crosã onna foussa derrãi on adze, iò l'avã vu que la bête avã passã, et recouvèrè lo crão avoué d'ãi brantsès dè dè et dè càodra. Adon ye pousè per dessus d'ãi débris dè bouès et dè boutséri et s'ein va.

Cein que l'avã peinsã, arrevã. Aotrè la né, lo lão qu'avã fin naz, s'aminè perque et quand cheint la boustifaille, s'approuste tot balameint et crac! chàotè dessus; mà lo rupian einfoncè lè brantsès et sè va etãidrè lè quatro fai ein l'ãi ào fond dè la foussa, que ma fãi adiepo po poã frou. L'eut bio coudi s'eimbriyè po chàotã lo contr'amont, motta! l'etãi trào prévonda.

Lo delon matin, lo gaillã qu'avã teindu lo pidzo va vairè; mà, ein approtseint, l'out onna chetta d'ão tonaire dein lo crão; lài seimbiãvè qu'on dzapavè, qu'on ranquemellãvè, qu'on trompettãvè, qu'on tchurlãvè lè dedein, et l'avã on bocon la grulletta; mà coumeint l'etãi on bon luron et que l'avã on bon dordon niolu, s'approustè, et que vãi-te? A n'on bet dè la foussa lo lão que fasã d'ãi sicliãès d'ão diablio et à l'ãtro bet on musicãrè que trompettãvè qu'on sorcier dein onna trombone, que cein epoãirivè lo lão, po cein que cein lài fasã mau ài deints et que cein lo fasã pliorã coumeint on danã. Cé trombonãrè, que vegnã dè djuè pè Molleins po lè semessès dè la felhie ào syndico, et qu'etãi on pou bliet, avã volliu passã ào drãi po sè reintornã à l'hotè et rebedoulã dein lo crão iò lo lão etãi dza, et coumeint savã que la musica einliè lè deints à cllião bêtès, tot coumeint quand on medzè d'ãi pomès que ne sont pas onco mãorès, sè mette à pètã dein sa trombone, que cein fasã criã miséricorde ào lão qu'avã onna poãire dè la metsance dè cé uti et que ne botsivè pas dè tchurlã, tandi que lo musicãrè, qu'etãi asse epoãirivè lo lão, s'escormantsivè dè turlututa po teni lo lão ein respet, et l'est cein que fasã la chetta que lo gaillã dè Mourtsi oiesãi.

Quand ve cein qu'ein irè et que lo trombonier lài eut racontã coumeint l'affèrè etãi z'u. ye dit ào musicãrè d'einfatã lo gros bet dè se n'instrument su la tètã d'ão lão, coumeint on bounet dè né, que cein fe fèrè d'ãi sicliãès ào pourro lão, que l'est bin lo premi iadzo qu'on a z'ão z'u vu djuè de la trombone pè lo gros bet. On iadzo que l'a z'u la tètã dein l'instrument et que ne put pas moodrè, lè dou gaillã ein eurent bintout facon et l'etertiront su pliace.

Cé dè Mourtsi allã demandã la conferta, que lài rapportã veingtè-dou batz et trài crutz; baillã cinq batz ào musicãrè po decabossi la trombone, qu'avã on bocon souffai, et lài restã dize-sa batz et trài crutz po passã lo bounan.

Précautions prises en vue du retour d'Arton.

Voici les dispositions arrêtées par M. le préfet de police pour s'assurer du parfait silence d'Arton pendant son transfert.

1^o Une délégation des sourds-muets, de Paris, se rendra, la veille du départ, à la prison d'Hol-loway et, à partir de ce moment, remplacera, auprès de l'illustre prisonnier, les gardiens habituels de l'établissement pénitentiaire.

Afin d'empêcher que, le cas échéant, l'un des sourds-muets requis pour cette délicate opération communique par signes avec quelqu'un, les nouveaux gardes-du-corps d'Arton auront tous les mains attachées derrière le dos.

Arton, baillonné et ligotté, sera placé dans une malle obligeamment prêtée par S. M. la reine Victoria, et qui n'est autre, dit-on, que la très célèbre malle des Indes: des trous pratiqués dans le couvercle donneront au captif l'air nécessaire, pendant qu'une boîte à musique posée

à côté de lui jouera, au cours du trajet, l'air: « Ne parle pas, Rose, je t'en supplie, » et la cantilène d'Haydée: « A Venise, sachez vous taire ».

La malle contenant la dépouille vivante d'Arton sera elle-même placée dans un wagon spécial, scellé et plombé, sur lequel on écrira à la craie la traditionnelle inscription: « A désinfecter. »

A l'arrivée à Paris, un agent de la sûreté qui ressemble à Arton au point qu'il a failli plusieurs fois s'arrêter lui-même, descendra d'un compartiment de seconde classe entre deux gendarmes. Pour mieux donner le change au public, le pseudo corrupteur sera immédiatement entouré par cent-quatre personnages (tous appartenant aux brigades des recherches), qui chercheront à lui parler, malgré les injonctions apparentes de la maréchaussée.

Pendant ce temps, la malle « des Indes » retirée du wagon scellé sera transportée dans une de ces voitures dont la couleur brune est à elle toute seule un programme et qui portera écrit en grosses lettres ces mots: Compagnie Richer, Lesage et Cie. Le véhicule et son chargement fileront droit sur la préfecture.

On pense que ces précautions suffiront pour éviter toute indiscretion et tout scandale.

(La France.)

D. BONNAUD.

Beaux jours d'hiver. — On nous écrit de Glion qu'on trouve facilement, aux environs de cette localité, de petites fleurettes qui s'épanouissent à la température exceptionnellement douce dont nous jouissons depuis nombre de jours déjà. La lettre de notre correspondant est accompagnée de marguerites, de violettes et de soldanelles.

Il nous signale un fait vraiment remarquable. Le 1^{er} janvier, quelques personnes se sont installées sur la terrasse de l'*Hôtel du Midi* et y ont diné en plein soleil, comme on le ferait au mois de mai. Le temps était superbe, au point de faire oublier complètement la saison où nous sommes.

M. Scheler et ses artistes. — Bien que nous n'ayons pas été conviés comme nos confrères de la presse à la charmante fête offerte par M. Scheler à ses artistes, nous n'en avons pas lu avec moins de plaisir et d'intérêt le compte rendu. Cette fête, d'un caractère tout particulier, donnée sur la scène même, est unique dans les annales de notre théâtre. Elle est pour nous une nouvelle preuve des excellents rapports qui existent entre M. Scheler et le personnel de la troupe; elle témoigne d'une direction très qualifiée et d'une administration correcte.

D'un autre côté, les paroles bienveillantes adressées en cette circonstance, à notre directeur par un des rédacteurs du *Nouveliste*, l'ont suffisamment convaincu qu'il peut compter sur l'appui de la presse lausannoise et la sympathie de tous les amis du théâtre.

Puisse cet heureux état de choses se continuer.

Bonne recette pour les gaufres. — Pour un kilo de farine, prenez 250 grammes de beurre frais; 75 gr. de saindoux; 75 gr. de beurre cuit; 3/4 litre d'eau froide; une bonne écorce de citron hachée très fin; 2 cuillères à café d'eau de cerises; autant d'eau de fleurs d'orange, autant de sel fin et 500 grammes de sucre fin. Faites fondre un peu de beurre, pétrissez bien le tout et mettez au frais jusqu'au lendemain.

THÉÂTRE. — La direction du théâtre nous annonce pour demain une soirée des plus attrayantes: **Le maître de forges**, comédie dramatique en cinq actes, généralement redemandée, et **Cocin de printemps**, comédie-vaudeville en quatre actes.

Jeudi, 16 janvier, troisième soirée classique: *Le malle imaginaire*, de Molière, suivi de la *Cérémonie burlesque*.

L. MONNET.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.